La lumière de Vénus : interactions culturelles chez Jean-Yves Casanova

Catherine Parayre[1]

[1]Center for Studies in Arts and Culture, Brock University

Lux Veneris (2003) de l'auteur occitan Jean-Yves Casanova est, nous dit la quatrième de couverture, un « roman d'amour et de désir infini ». Le motif de la lumière, déjà thématisé dans le titre, et la division du roman en deux moments — l'union lascive d'un couple, suivie par la séparation et l'absence — suggèrent sans doute un lien entre son érotisme lancinant et l'alba médiévale. Mais, plus encore, *Lux Veneris* entre en conversation avec des œuvres littéraires, musicales et visuelles de différentes cultures et en différentes langues. Certaines références sont aisément identifiables, ainsi celles se rapportant à des textes de l'auteur portugais Fernando Pessoa et des chanteuses Omara Portuondo à Cuba et Oum Kalthoum en Egypte, ainsi qu'à des titres célèbres de Lou Reed, Pink Floyd, Neil Young ou encore Bruce Springsteen. D'autres références demeurent implicites, en filigrane du roman. Il en est ainsi de la légende qui entoure le personnage du Minnesänger Tannhäuser, à savoir l'histoire d'un chevalier-poète qui vit les délices d'une relation passionnelle avec Vénus dans sa demeure souterraine, le « Mont de Vénus », avant la séparation des amants, et de certains de ses avatars. Il est notamment instructif de lire *Lux Veneris* au regard du long poème *Laus Veneris* (« Louange de Vénus ») d'Algernon Charles Swinburne, traduit en français au début du vingtième siècle par le symboliste Francis Vielé-Griffin, et du tableau éponyme de l'artiste anglais Edward Colin Burne-Jones à la fin du dix-neuvième siècle. Les deux *Laus Veneris* et *Lux Veneris* partagent en effet des motifs communs tels que celui de l'espace clos, de la froideur des hommes, du carpe diem et de la femme-paysage. La lecture de *Lux Veneris* nous invite à découvrir une mosaïque de reflets culturels.